

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Le livre de M. Bouchardy sur l'Abbaye
de St-Maurice

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1933, tome 32, p. 260-266

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

LE LIVRE DE M. BOUCHARDY SUR L'ABBAYE DE ST-MAURICE

Les «Echos de St-Maurice»¹ n'ont pas manqué de signaler à leurs lecteurs le petit volume que M. François Bouchardy, professeur de lettres à Genève, a écrit sur notre Maison. La recension des «Echos» était volontairement modeste, car nous préférons attendre l'accueil qui serait fait à cet ouvrage, — non pas pour nous faire une opinion à nous-même, mais laisser à d'autres le soin de louer une œuvre qui nous touche de trop près. Il n'est pas possible de rassembler ici tout ce qui a été dit et écrit sur ce sujet ; nos amis auront cependant plaisir à lire les articles que nous reproduisons.

1.

Sous le titre «Un rempart de la culture», un Neuchâtelois, M. René Braïchet, qui, croyons-nous, habite Paris, a le souci des «valeurs» qui font la force de notre pays. Il dit :

M. François Bouchardy vient de consacrer un fort beau petit livre à l'une des institutions les plus mystérieuses et les plus chargées de passé en terre romande, l'Abbaye de St-Maurice, en Valais.

Et, singulièrement, l'auteur a su donner à ce thème le sens qui convenait : le lecteur, à ces lignes, brûle d'avoir participé, pour s'enrichir, à l'action, aux actes vaillants qu'évoque l'histoire de ces pierres et de ces moines ; n'est-ce pas là le meilleur éloge ? C'est en psychologue, mais sans cesse corrigé d'un poète, que M. Bouchardy a abordé son sujet. Tout au long de son texte, l'artiste, en lui, a comme filé une analyse très précieuse de l'âme monacale, mais toujours l'historien revient pour imposer le détail précis, le fait sur quoi tout repose.

Je trouve qu'on a peu saisi jusqu'ici que la Suisse romande est couverte de lieux, en quelque sorte prédestinés, où étaient à même de naître et de se développer, de ces institutions et de ces traditions valables, appoint sérieux pour notre culture. Ou, quand on tentait de le comprendre, les guides officiels nous parlaient alors d'Alpes à la sauce sublime, de lacs au bleu, pour émouvoir en nous des sentiments de vieille Anglaise sur le retour d'âge. On a réduit le pays romand à une simple unité politique ou touristique.

(1) *Echos de St-Maurice*, juin-juillet 1933.

Le livre de M. Bouchardy fait beaucoup pour montrer de quelles richesses spirituelles sont porteurs certains endroits de notre terre. De qualités infiniment diverses d'ailleurs. J'en sais, de ces endroits, qui permettent le goût de l'épicurisme le plus ailé ; d'autres sont faits pour clarifier la raison et je songe alors à la courbe de certain mont du Haut-Jura. St-Maurice semble, plus particulièrement, favoriser l'émotion religieuse. De toutes façons, nous sommes pétris de ces lieux où souffle l'esprit, selon le mot de Barrès que cite M. Bouchardy.

Celui-ci prend bien soin de ne pas tomber, au reste, dans ce travers de supposer que la nature y est pour elle seule dans l'émotion et le frisson que nous ressentons à ses sites les plus nobles. Très précisément, à St-Maurice, les souvenirs d'un passé lourd de l'apport humain font le plus sûr de l'activité présente de la petite cité. Dans son explication, M. Bouchardy met courageusement en avant le sang versé par saint Maurice, apôtre et légionnaire, comme élément de réussite dans le développement, à ce point, de la double culture romaine et chrétienne. Aussi, tout l'effort des moines, par la suite, a consisté à préciser le sens de cette tradition vénérable et à imposer à l'Abbaye de servir ces deux civilisations qui sont loin de se contredire.

Il apparut que c'est du côté de l'enseignement que les habitants du monastère se sont sentis à même de remplir plus exactement leur mission. Comme éducateurs, ils cherchent dès lors à former le cerveau de l'élève en lui donnant les règles fixes de la religion et du classicisme romain. Mais croyez qu'ils ne l'enserrent dans nulle prison. Il s'agit, non pas de limiter injustement les objets d'étude, mais bien de baser nécessairement, et une fois pour toutes, le jugement. D'où d'ailleurs une curiosité passionnée pour toutes les branches humaines. Quel collège, s'écrie M. Bouchardy, met aujourd'hui Claudel à son programme d'explication française, et je ne sais combien de poètes fin de siècle ou contemporains ?

Des pages que j'aime beaucoup, dans le livre de M. Bouchardy, c'est celles même où il s'attache à l'explication « mystique » de l'âme monacale, où il montre ardemment le travail d'enrichissement intime de ces religieux, parallèle obligé de leur rôle d'éducateurs. A ce jeu de psychologie poétique, le talent de M. Bouchardy se sent particulièrement à l'aise. Il ne cache pas non plus les malices, les discordes, les brouilles qui éclatent entre ces hommes de valeur, comme un revers à leur trop haute ardeur. Reste pourtant un équilibre de vie dont le livre de M. Bouchardy nous rend fort bien compte.

Notre temps qui souffre passablement du dérèglement des idées a parfois de fort beaux élans de réaction, mais qui, dans notre grand désaxement, savent peu à quelles lois stables se raccrocher. Ainsi vibre présentement en Suisse tout un mouvement de jeunesse. Je crois que,

culturellement, intellectuellement, moralement, ces mouvements auraient à gagner (je ne pense à aucune influence de personne ou de clan) s'ils se tournaient vers les points de culture de notre vieille Suisse romande qui, comme Saint-Maurice en Valais, maintiennent les vraies valeurs.

René BRAICHET ¹

2.

Le « Journal de Genève », qui est l'organe attiré de l'Eglise protestante de Genève, nous a réservé un très bel article, où non seulement le livre de M. Bouchardy reçoit l'éloge qui lui est dû, mais où l'on rend hommage à l'action durable et bienfaisante des moines, malgré les très humaines défaillances qui attristent parfois leurs amis. Quant à leurs ennemis, le « Journal de Genève » sait très heureusement en montrer le niveau...

Depuis le temps où les fabliaux les faisaient voir dans les postures les moins dévotes, les moines et les chanoines ont largement diverti de nombreuses générations. Rabelais, cet échappé du cloître, La Fontaine et les conteurs du XVIII^e siècle, ont clairement fait entendre que les souveraines exigences du tempérament se donnaient libre cours à l'intérieur des couvents ; les faces succulentes que Gustave Doré a semées dans son « Rabelais » et ses « Contes drôlatiques » ont illustré cette légende. Mais les meilleures plaisanteries sont les plus courtes. Pour trouver un écho, ce genre de bouffonnerie a dû descendre de plus en plus bas dans l'échelle des esprits, et je crois qu'à se moquer aujourd'hui des cloîtres et couvents on n'entraînerait avec soi que la lie des lecteurs. C'est un progrès et notre temps n'en est pas si riche qu'il ne faille les relever quand il s'en présente un.

Les ordres religieux ont eu en Suisse une importance considérable. Le plus ancien monastère de notre pays, la Royale Abbaye de Saint-Maurice d'Agaune, perdue dans un fond de vallée où le soleil dispense chichement ses rayons, attira une foule de pèlerins. Après le grandiose sacrifice des soldats romains de Maximien massacrés dans la plaine de Vérolliez, le culte de saint Maurice et de ses compagnons se répandit dès la seconde moitié du IV^e siècle, aux lieux mêmes où cent ans auparavant, l'héroïque primicier de la légion thébéenne avait opposé sa foi de chrétien aux ordres de l'empereur. Cette foi reste toujours vivante dans l'Abbaye fondée en 515 par Sigismond, fils de Gondebaud. Celle-ci compte aujourd'hui soixante-neuf chanoines prêtres, vingt-deux profès, trois novices et six frères laïques. Son collège est fréquenté par quatre cents élèves dont la moitié sont des Valaisans.

(1) *Feuille d'Avis de Neuchâtel*, 15 août 1933.

M. François Bouchardy vient de raconter l'histoire de l'Abbaye de Saint-Maurice en un petit livre dont il a soigneusement arraché toutes les fleurs de rhétorique, mais qui reste parfumé de bonhomie, de simplicité, de ferveur. La chaleur intime de la foi s'y pénètre d'une admiration grave, plus réelle qu'apparente, qui n'exclut pas certaine ironie très douce ; car l'amour n'est point incompatible avec le sens critique, et la critique même tient l'amour en haleine. Vous trouverez au cours de ces pages de jolis paysages qui éclatent devant vous comme deux volets ouverts dans une chambre longtemps close ; des discussions sur tel ou tel point d'histoire, coupées çà et là d'anecdotes ; et partout la présence pure et fraîche de l'âme du monastère, de l'esprit qui, derrière les gros murs immobiles, anime, rajeunit, vivifie, perpétue cet enseignement que donnent non seulement la solitude et la prière, mais les actes aussi. Car l'Abbaye n'abrite pas tous ses chanoines, dont plusieurs desservent des paroisses du pays.

Ce livre, émouvant et paisible comme le sujet qu'il traite, se déroule au rythme des méditations intimes. C'est l'œuvre d'un écrivain qui, nourri de lectures et de documents, sait les assimiler dans le travail régulier de la réflexion et la sécurité de la vie morale.

P. C.¹

3.

M. Léon Savary, dont personne ne contestera ni l'indépendance de jugement ni le sûr talent, nous dit dans la « Tribune de Genève » ce qu'il pense du livre de M. Bouchardy. On verra que le poète qui « rêvait pour Fribourg d'une belle abbaye, ... aux portes de la ville, au bord de la Sarine, ... où l'on irait, se promenant, ouïr de lentes psalmodies », a dû trouver dans l'abbaye de M. Bouchardy une image de son rêve, puisqu'il apprécie ce livre qui

... nous présente, sous une forme dont on louera l'élégante sobriété et la finesse, l'« Abbaye de Saint-Maurice ».

Périlleuse aventure que de s'embarquer dans une monographie de cette vénérable maison, dont les origines se mêlent aux premiers âges de la chrétienté et dont l'histoire, du royaume burgonde jusqu'à ce temps, résume un peu toute notre histoire. Aventure dont M. Bouchardy s'est tiré le mieux du monde, sans peine apparente.

Il n'a pas voulu faire, bien entendu, œuvre d'érudition pure : tel n'est pas le but de la collection, qui veut des ouvrages maniables, de lecture aisée, assez brefs. Cela ne l'a pas empêché de dire, en quelques pages condensées et

(1) *Journal de Genève*, 17 juin 1933.

très judicieuses du point de vue critique, tout l'essentiel sur la vie du monastère. Vue rapide, nécessairement, qui laisse de côté le détail, qui ne s'attarde pas aux curiosités, mais vue qui ne déforme rien, ni n'oublie rien d'essentiel.

On sent pourtant que l'auteur, qui a gardé maints souvenirs, reçu maintes impressions, dans la royale abbaye d'Agaune, prend plus de plaisir encore à considérer celle-ci de l'intérieur, en tant que maison conventuelle, dont il explique parfaitement l'esprit. Telle page, l'arrivée du visiteur, la façon dont il est reçu, le portrait du frère portier, est tout à fait remarquable. Et l'on devine un observateur au regard aigu, en même temps qu'un artiste sensible, à qui n'échappe le pittoresque d'aucune scène, mais qui est soucieux, par delà ces scènes, de découvrir l'âme de l'institution, celle aussi des hommes.

L'abbaye de Saint-Maurice, qui a connu — le contraire serait étonnant — des vicissitudes à travers les siècles et même à une époque proche de la nôtre, est, depuis bien des années, en pleine floraison. Ses chanoines, parmi lesquels les jeunes sont nombreux, exercent des activités variées, qui vont du ministère paroissial à l'érudition et à l'enseignement. Il y a là un foyer de culture dont le rayonnement apparent n'est peut-être pas très grand, mais dont l'influence réelle, en Valais et dans toute la Suisse catholique, est des plus considérables.

Le livre de M. François Bouchardy contribuera certainement à la faire connaître de beaucoup de ceux qui ne la connaissent pas et à la faire aimer mieux encore de ceux qui la connaissent déjà.

Léon SAVARY¹

4.

Un autre écrivain catholique, dont l'esprit s'apparente à celui de Savary, M. Eugène Fabre, a consacré au livre de M. Bouchardy un article qui nous révèle autant l'âme de son auteur que celle de son ami. Sur l'exemplaire que celui-ci lui a donné, la dédicace

... évoque une promenade que naguère nous fîmes de compagnie en cette vallée de Chevreuse qui s'achève en Port-Royal. C'est pour moi mieux qu'une amicale attention : c'est parce qu'il était le compagnon érudit et disert, le compagnon fervent aussi de ce pèlerinage vers une terre élue que M. François Bouchardy est si heureusement aujourd'hui notre introducteur en l'antique abbaye.

Une esquisse, dit-il modestement, mais une esquisse parfaite et qui garde le mouvement non pas que de la vie sensible à nos yeux, mais encore de celle des âmes. Ce ne serait pas assez, en effet, pour dire la glorieuse histoire

(1) *Tribune de Genève*, 14 juin 1933.

de cette institution que d'être un historien — et M. Bouchardy l'est bien et son choix des sources et des textes le montre assez — mais il y faut un sens aigu de la vie religieuse.

Cela n'est pas donné à chacun. Vous souvient-il, mon cher Bouchardy, de ce jour où M. Abel Lefranc tentait de nous expliquer, mais en vain, telle page de Maurice de Guérin qu'illuminait la grâce sans doute d'une très récente communion ? Cet érudit éminent ne cherchait point sur le plan où il l'aurait trouvée à coup sûr la clé d'un lyrisme aux reflets divins. L'opuscule que vous nous apportez ne pêche pas ainsi.

Cette brève histoire du plus ancien monastère de l'Occident a su ne pas omettre l'essentiel : la spiritualité. C'est elle qui marque ces pages où tout à travers incidents, épisodes et péripéties, l'auteur pas un instant ne nous laisse oublier que tout ce qui s'accomplit ici tend à la gloire de Dieu et que, des offices aux activités accessoires, tout y est adoration. « L'actualité essentielle de Saint-Maurice, dit excellemment M. Bouchardy, c'est sa prière, sa prière nue, et sa prière revêtue de beauté. »

Après avoir ainsi évoqué un long passé que tant de saints viennent éclairer du rayonnement de leurs noms, l'auteur nous révèle un présent fidèle. Entre les murs de l'abbaye, la foi poursuit son œuvre et les générations viennent s'y instruire, mais en même temps elle demeure, pour la contrée proche et les terres lointaines, un lieu de pèlerinage. C'est là qu'on va « demander à un soldat martyrisé le secret de sa force et de son obéissance ».

Ce livre, clairement et fermement écrit, c'est mieux qu'une savante étude, c'est un témoignage, et qui, aux heures sombres que nous traversons, nous assure qu'il est en notre terre tout un trésor spirituel qui, quelle que soit la malice du siècle, ne saurait avoir été accumulé en vain.

Eugène FABRE ¹

5.

Nous terminerons ce tour de presse, par le jugement si élevé et si plein d'amitié de M. l'abbé Charles Journet :

Ne craignons pas de nous tromper, ce petit livre est un grand livre. Il est écrit par quelqu'un qui connaît à fond les secrets du métier, mais qui n'en use jamais que pour livrer dans leur forme spontanée les mouvements d'une pensée toujours attentive, toujours neuve et toujours en même temps (chose difficile) critique et respectueuse. Il est nourri d'une érudition dont on devine à tout instant les soubassements. Il est l'œuvre en même temps d'un

(1) *La Suisse*, 10 octobre 1933.

historien sachant peser scrupuleusement le prix d'un témoignage et faire valoir chaque fois la contre-partie, d'un psychologue qui s'attache à deviner le mystère concret de la vie d'autrui, d'un artiste qui sait évoquer en quelques traits la poésie des choses et des lieux. Mais avec leur grande densité spirituelle, provoquant constamment à la réflexion, ce qui peut-être caractérise davantage ces pages sur l'Abbaye de St-Maurice, c'est l'aisance avec laquelle elles unissent dans le jugement l'indépendance et la justesse, plus encore un accent de vérité qu'il est bien peu commun de rencontrer, même à une époque où tous les hommes vantent au moins leur sincérité.

Ce qui fait l'unité du livre, c'est avant tout l'unité profonde et exceptionnelle du sujet : le collège de St-Maurice, à la différence de nos collèges de Suisse romande n'est que l'annexe relativement tardive d'une abbaye, bâtie, il y a quinze siècles, pour honorer des martyrs, et dont l'âme est demeurée constante à travers les vicissitudes de l'histoire. D'où les trois chapitres du livre : les martyrs, « *Laus perennis* », Marthe et Marie, essayant de pénétrer le secret des origines de l'Abbaye, de sa vie liturgique et contemplative, de sa vie active et enseignante.

Mais ce qui fait aussi l'unité du sujet, c'est l'humilité, la richesse et la grandeur d'âme avec lesquelles il a été abordé. On a su révéler le sens profond de faits qui se sont passés à quelques lieues de chez nous, et il en est résulté qu'à leur propos c'est le problème des rapports du christianisme et du monde qui s'est trouvé posé avec toutes ses dimensions.

« Les martyrs », c'est le problème des rapports du christianisme et de la puissance séculière, conduit depuis le premier conflit de la Rome païenne et de l'Evangile, à travers le moyen-âge jusqu'aux réflexions qu'il suggérait naguère à Rivièrè et à Claudel.

La « *laus perennis* », c'est le problème de la vie religieuse, des trois vœux, surtout de la vie liturgique si profondément comprise et si admirablement décrite ; c'est, plus encore, le problème de la sainteté concrète du christianisme, du rapport de la règle chrétienne aux mœurs chrétiennes.

« Marthe et Marie », c'est à propos de l'éducation chrétienne, le problème du rapport non seulement de l'étude et des sports, mais des deux antiquités, puis des anciens et des modernes, en un mot de ce qui touche à l'humanisme.

Cet écrit fait honneur aux lettres romandes, à une Abbaye très aimée qui y trouve, fidèlement reflétés nous le savons, non seulement son passé glorieux, mais son idéal et son âme la plus vraie. Il est un très beau témoignage de l'œuvre chrétienne en terre romande.

C. J.¹

(1) *Nova et Vetera*, juillet-septembre 1933.